

LE PRINCE IMPÉRIAL

L'Europe vient de perdre un prince magnanime,
Une âme encor fidèle aux vieilles lois de Dieu.
La France royaliste et chrétienne, unanime,
Pleure sur ce tombeau.

Chère ombre, ton adieu,
Répété par la voix de la douce Eugénie,
Dans tous les cœurs français va longtemps reten-
Cité qu'il adora, Paris, brillant génie, [tir !
Sur ce marbre, à genoux, pleure de repentir,
Jette-lui quelques fleurs d'amour, de sympathie,
Mêle à leurs frais parfums le parfum de ta main !
Celui qui frappe au cœur l'auguste dyastie
Lui réserve peut-être un brillant lendemain !
Aux rayons généreux du soleil de la Gaule,
Près du trône, il croissait en virile beauté.
La pourpre antique eut bien drapé sa fière épaule ;
Le peuple bénirait sa douce royauté.
Un jour, sur les débris de nos frères régimes,
Nous aurions vu son bras, frémissant de bonheur,
Effaçant à jamais ces jours dont nous rougîmes,
Arborer le drapeau de l'ordre et de l'honneur.

Il ignorait encor les crimes de la gloire
Et les sanglants forfaits du glaive et du canon :
Aux bords du Saint-Laurent comme aux bords
[de la Loire,
Sur la harpe et la lyre on peut chanter son nom.

Depuis l'heure terrible où l'écumante émeute
Déchainant sa fureur folle contre les siens,
Huideuse, échevelée, hurlant comme une meute,
Brûla la capitale aux bravos des Prussiens,
Il languissait au fond d'un château solitaire.
Depuis ces jours de deuil où tout fut abaissé,
Splendeur impériale et gloire militaire,
Il vivait dans l'exil, méconnu, délaissé.
Quand l'automne, effeuillant sa couronne flétrie,
Évoque dans les cœurs un triste souvenir,
Lui, l'héritier d'un nom déchu par sa patrie,
Il se berçait encor de rêves d'avenir.
Une pierre, dans l'herbe, au fond d'un cimetière,
Le jetait brusquement dans la réalité.
O Prince, il est tombé l'aigle dont l'aile étirée
Promenait dans l'azur son vol illimité !
L'homme de Magenta n'est plus : voici sa fosse !
Triomphe, ovations, couronnes, tout s'en va !
Toute grandeur humaine est passagère et fausse !
Tout empire s'écroute au gré de Jéhova !

Il nous restait encor sur la terre saxonne
Un suprême trésor. Hélas ! tout est fini !
Lentement, tristement, le bronze éploré sonne !
Que celui qui nous frappe à jamais soit béni !

Vieux canons d'Iéna, que vos salves funèbres
Se mêlent aux appels lugubres des tambours !
De clochers en clochers, à travers les ténèbres,
L'airain roule ses glas de faubourgs en faubourgs.
Douleur à vous, ô France, vieux soldats de la

Braves lanciers de l'Aigle, héroïques guerriers !
France de saint Louis, douleur à toi, regarde
Ce fier lutteur percé de cent coups meurtriers !
Il est mort comme meurt tout vrai Français qui

Au poste du péril, il fallait qu'il tombât,
Digne de son beau nom, digne de son baptême,
Livrant, seul contre mille, un terrible combat.

L'impératrice en deuil, hélas ! que dira-t-elle ?
Pâle, silencieuse, étouffant ses sanglots,
Sur l'humble terre vert où fleurit l'immortelle,
Seule, elle ira prier au solitaire enclos.

Une part de son cœur est là, sous cette pierre.
Avec lui, son espoir suprême s'éteignit,
Avec lui, toute joie a fui de sa paupière,
Son âme saigne encor du coup qui l'atteignit,
Son enfant massacré râle encore auprès d'elle !
Avril refleurira, les roses renaîtront,
Au château des proscrits reviendra l'hirondelle,
Mais le riant Avril, en brillant sur son front,
Lui rendra-t-il jamais les doux printemps de

Lui rendra-t-il son fils moissonné dans sa fleur ?
Dieu seul peut adoucir cette immense souffrance.
Parfois, les yeux tournés vers les clochers d'Har-

Dans un pénible rêve, elle prie, elle espère !
Amère illusion de l'amour maternel !
Pauvre mère, ici gît le fils auprès du père,
Ils sommeillent tous deux du sommeil éternel !

Chère ombre, dors !
Ta gloire est toute pure et rare !
Sans reproche et sans tache, il est beau de mourir !
Gravons, Français, gravons sur le plus blanc

Le nom de cet enfant : il ne doit point périr !
Couvrons de fleurs de lis le chevet de sa tombe,
La blancheur de sa vie égale leur blancheur :
Ces fleurs couronnent bien le fils des preux qui

Dans toute sa beauté, dans toute sa fraîcheur !
Pieux, chevaleresque, il eut porté l'épée
Sous les saints étendards du prince des chrétiens.
A ce dernier héros d'une grande épopée,
France, tu peux ouvrir le panthéon des tiens !
La lyre aux cordes d'or peut célébrer cette âme :
La Poésie est douce aux mânes du défunt :
Pour Celle qui survit qu'elle soit un dictame !
Pour le Prince qui dort qu'elle soit un parfum !

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Juin 1879.

UN
DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

XXX

C'était chose aisée que de traverser la première arche.

Il y faisait sombre, et les tirailleurs des deux rives étaient placés de façon à voir très-difficilement ce qui se passait sous cette espèce de toit protecteur.

De plus, la Seine auprès du bord avait été gelée bien avant de se prendre au milieu.

La glace y était donc solide et parfaitement unie.

Aussi le petit groupe arriva-t-il à la première pile sans le moindre incident.

Les coups de fusils, assez rares du reste, venaient principalement de la rive française, et les fugitifs attendaient, sans la moindre inquiétude pour leur propre sûreté, le sifflement particulier produit par les balles du chassepot.

Pour franchir le premier obstacle, on se divisa.

Pierre Bourdier se mit à tourner la pile par la gauche et Roger de Saint-Senier par la droite. Régine suivit naturellement son ami.

Le pont était bâti sur de larges assises en pierres de taille qui présentaient à leur base un renflement assez prononcé.

La manœuvre était tout indiquée.

Roger se coucha à plat ventre sur la glace et rampa lentement autour de cet éperon saillant, pour rentrer, après l'avoir contourné, sous la voûte de la seconde arche.

Ce fut l'affaire de quelques secondes et l'opération réussit à merveille.

L'officier se releva pour se tapir contre l'autre revers de la pile et il eut la satisfaction de voir apparaître Bourdier, qui avait passé avec le même bonheur du côté opposé.

Restait à attendre Régine.
Son ami avait tenu à la précéder pour lui montrer par son exemple comment il fallait s'y prendre.

Il était bien sûr qu'elle allait le suivre avec son courage et son adresse ordinaires, mais le cœur lui battait cependant à la pensée du danger qu'elle courait en se dévouant.

Son émotion redoubla quand son oreille perçut le bruit sec d'un projectile qui brisait la glace tout près de lui et le temps lui sembla bien long jusqu'au moment où il revit la jeune fille.

Elle arrivait saine et sauve et ne donnait pas le moindre signe de frayeur.

Roger n'avait pas la possibilité de l'interroger, mais il se disait avec inquiétude que le coup de fusil auquel Régine venait d'échapper était de mauvais augure pour la suite du voyage.

Les éclaireurs ne tiraient pas si mal qu'on pût croire à un écart aussi énorme d'une balle adressée aux Prussiens du quai.

S'ils avaient visé au pied du pont, c'était probablement qu'ils y avaient vu remuer quelque chose, et cette clairvoyance n'avait rien de rassurant.

« Que sera-ce donc quand il va falloir courir à découvert ? » pensait tristement l'officier.

Le messageur s'était approché et lui faisait signe de traverser, sans plus tarder, la seconde arche.

Il obéit, et arriva à l'autre pile en même temps que ses compagnons, non cependant sans avoir glissé plusieurs fois.

Là, on était déjà un peu moins en sûreté, puisque de la rive droite on pouvait à la rigueur apercevoir obliquement le dessous de la voûte.

Mais, en se tenant immobile, on pouvait encore se confondre avec la maçonnerie, et il y avait bien des chances pour que les Prussiens, occupés de leurs vis-à-vis de l'autre berge, n'allaient pas s'aviser de regarder sous les arches.

Le moment critique était venu.

Au-delà de ce dernier abri, les fugitifs allaient rencontrer le vide laissé par l'éroulement du tablier du pont.

Il est vrai que plus loin commençait la France.

En effet, les deux arches de la rive gauche nous appartenait sans conteste, et, une fois parvenus là, les fugitifs n'avaient plus qu'à se faire connaître de leurs compatriotes.

Le tout était d'y arriver.

Pierre Bourdier s'était coulé doucement le long de la pile pour rejoindre ses compagnons de péril et tenir avec Roger un suprême conseil.

« Eh bien ! mon officier, dit-il tout bas, il me semble que, jusqu'à présent, ça ne va pas mal. — C'est vrai, mais je crains pour tant qu'on ne nous ait vus. »

« La dernière balle a frappé tout près de Régine. »

« Bah ! c'est une maladresse de quelque garde national qui sera venu flâner aux tranchées. — Je voudrais le croire, dit tristement Roger. — Dans tous les cas, il faut marcher, et vivement, car je sens déjà que le plancher est moins solide. »

Le lieutenant regarda à ses pieds et vit qu'il marchait dans une petite flaque d'eau.

La glace ramollie présentait, de place en place, des fissures inquiétantes.

« Ce sera bien pis au milieu du courant, murmura-t-il. — C'est ce qu'il faut voir. Venez un peu en

reconnaissance avec moi. »
Et il se traîna de nouveau jusqu'à l'extrémité de la pile.

« Mettons-nous à genoux et regardons de l'autre côté. Nous sommes ici en amont, et il y a moins de danger que là-bas. »

En effet, le plus fort de la fusillade était en face de la principale tranchée française, un peu en avant du pont.

Un instant après, les deux camarades, allongés contre l'éperon, avançaient la tête et examinaient l'espace où allait se jouer la dernière partie de leur dangereuse odyssée.

Par bonheur, la rivière était complètement prise ; aucune solution de continuité ne les séparait de la rive gauche.

Seulement, les glaçons, plus fraîchement soudés au milieu que sur les bords, ne formaient pas une surface plane.

Ils s'élevaient, au contraire, amoncelés les uns sur les autres, et cette partie du fleuve avait l'aspect inégal d'un glacier de l'Oberland bernois.

Les blocs, qui se hérissaient en cristaux irréguliers, n'étaient pas favorables à une rapide traversée.

Il fallait absolument courir sur le sol inégal, et les pierres d'achoppement n'y manquaient pas, sans compter peut-être les crevasses qu'on ne pouvait pas distinguer de loin.

En revanche, tout paraissait fort calme au delà du mur de la pile opposée.

La fusillade s'était momentanément interrompue, et le silence n'était troublé que par un bruit sourd et régulier qui semblait venir d'en haut.

« C'est le Prussien en faction au bout du pont qui bat la semelle dans sa guérite pour se réchauffer, dit Bourdier à l'oreille de son compagnon. — Diable ! il est bien mal placé là pour nous, soupire le lieutenant. — Et pour lui aussi, » reprit le messageur en se traînant en arrière pour regagner l'abri de l'arche.

Au moment où ils se relevaient tous les deux, un coup de feu partit du côté des Français, et Roger crut entendre au-dessus de sa tête comme un cri étouffé, suivi du son mat d'une chute.

« Tenez ! je ne croyais pas dire si juste, reprit le messageur. — Comment ! — Un de nos hommes aura fait mouche, parbleu ! et le Prussien vient de recevoir son affaire par la lucarne de sa botte. »

C'est même fort heureux pour nous ; cet animal-là aurait pu nous gêner beaucoup, non pas en tirant sur nous, car il était mal placé pour ça, mais en criant pour avertir les autres casques à pointe.

— En effet, dit Roger, qui n'avait pas pensé à cette chance contraire. — Allons ! allons ! reprit Bourdier en se frottant les mains, je commence à croire que nous déjeunerons demain matin à Paris.

« Il est vrai qu'on nous servira du cheval, mais je ne le crains pas, » ajouta-t-il en riant de ce rire muet dont il avait sans doute pris l'habitude en voyageant à travers les lignes prussiennes.

Le lieutenant ne pouvait s'empêcher d'admirer le sang-froid de ce vaillant compagnon qui trouvait la force de plaisanter dans un moment pareil, et ce calme lui donnait confiance.

« Voilà la petite qui nous arrive, dit le messageur, c'est l'instant de nous lancer. » Régine s'était rapprochée d'eux et semblait se tenir prête à la dernière action.

« Cette fois, continua Bourdier, il faut que nous partions tous ensemble, comme une volée d'oiseaux. »

« Ça divisera l'attention de ces gredins d'Allemands, et ils ne sauront viser. D'ailleurs, si nous courons bien, ils n'auront pas le temps. »

« La consigne est d'arriver au galop à la pile, et chacun pour son compte. — Maintenant, y sommes-nous ? — Oui, dit Roger en serrant la main de Régine pour l'avertir, par une pression significative, que le moment était arrivé de jouer le tout pour le tout. — Alors, en avant ! »

A ce commandement de Bourdier, qui venait de dépasser l'éperon, l'officier et la jeune fille se lancèrent sur ses traces.

Roger franchit sans accident la moitié du passage.

Parvenu au milieu du courant, il butta contre un bloc de glace et faillit tomber.

Ce fut l'affaire d'une seconde ; mais quand il retrouva son équilibre, il s'aperçut que Régine l'avait devancé, mais qu'elle s'était beaucoup écartée sur la droite.

Evidemment, elle se proposait de tourner la pile en aval.

Sa première idée fut de la suivre, mais une pensée rapide comme l'éclair lui rappela qu'il valait mieux se diviser, et il prit à gauche.

En quelques enjambées, il eut franchi le passage. Bourdier courait plus à gauche encore et un peu en arrière.

Au moment où l'officier allait enfin atteindre l'abri protecteur de la pile, il vit briller dans l'ombre de l'arche l'acier d'un canon de fusil tourné contre lui.

XXXI

L'impression que ressentit Roger fut plutôt de la surprise que de la peur.

Il s'attendait à tout, excepté à trouver un ennemi caché sous la première arche française vers laquelle il courait avec tant d'ardeur.

Son premier mouvement instinctif fut de s'arrêter sur place, le second de reculer.

Mais il n'eut le temps d'analyser ni ses im-

pressions ni ses mouvements, car en se retournant, il glissa et tomba étendu tout de son long sur la glace.

Malheureusement sa chute avait eu lieu en dehors de la pile et, par conséquent, dans le rayon de tir du fusil qui le visait.

Au moment même où il trébuchait si mal à propos, il entendit à quelques pas de lui ces mots peu rassurants :

« Tirez donc, et tâchez de ne pas le manquer. » Roger ferma les yeux et attendit la mort, non sans éprouver un horrible serrement de cœur à la pensée qu'il allait périr de la main d'un compatriote.

Mais presque aussitôt une voix, qui lui parut partir de l'autre extrémité de la pile, cria précipitamment :

« Ne tirez pas, c'est un Français. »

L'homme embusqué sous l'arche s'en rapporta sans doute à cette affirmation ; car, au lieu de faire feu, il releva le canon de son arme.

Il serait difficile de décrire ce qui se passa dans l'esprit du lieutenant pendant ces quelques secondes, qui lui parurent plus longues que des siècles.

Il s'était cru perdu, il se retrouvait sauvé, ou du moins vivant, et, chose plus étrange que tout le reste, il lui semblait que la voix qui avait lancé le salutaire avertissement était une voix de femme.

« Si vous êtes des nôtres, faites-vous vite reconnaître. » Cette phrase, prononcée en sourdine et à très-courte distance, le rappela vite au sentiment de la réalité.

Il se remit sur ses jambes le plus vite qu'il put et répondit prestement :

« Oui, oui, Français, je suis Français. » Et en même temps il fit un pas en avant.

« Le mot d'ordre ! sacrebleu ! le mot d'ordre ! ou je vous brûle, » lui cria l'homme au fusil, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur son intention de tirer, si la réponse n'était pas satisfaisante.

Roger eût été bien embarrassé de fournir ce qu'on lui demandait, mais il eut par bonheur la présence d'esprit de dire avec une vivacité bien naturelle :

« Dépêchez de l'armée de la Loire. » Cette énonciation rapide n'eût peut-être pas été un talisman suffisant pour écarter définitivement l'arme qui le menaçait de nouveau, mais deux ou trois coups de fusil partirent de la rive droite, et les balles prussiennes firent voler la glace autour de lui.

Cette salve de l'ennemi constituait une véritable attestation d'identité, car les Allemands n'auraient certainement pas tiré sur un des leurs.

Le franc-tireur de l'arche comprit sans doute la chose ainsi.

Au lieu de faire feu, ou même de menacer, il répondit assez tranquillement :

« C'est différent. Alors, avancez vite, qu'on vous reconnaisse. »

Roger ne se fit pas prier, et, en deux sauts, il arriva derrière la pile où l'attendait, du reste, une réception fort inhospitalière.

A peine avait-il tourné l'éperon qu'il se sentit saisi au collet par des mains vigoureuses, pendant que d'autre part on lui serrait les bras par derrière.

Dans la demi-obscurité qui régnait sous la voûte, il lui fut d'abord assez difficile de voir à qui il avait affaire, mais il devina instinctivement qu'il était tombé au milieu d'un groupe de francs-tireurs.

Leur commandant se chargea, du reste, de le lui apprendre :

« Tenez-le toujours solidement, dit ce personnage en s'approchant pour voir le prisonnier de plus près. — Ne craignez rien, il ne bougera pas, répondirent en chœur les trois soldats qui l'avaient arrêté. — Voyons, qui êtes-vous ? reprit le chef d'une voix brève. — Lieutenant de la garde mobile, dit Roger qui avait retrouvé son sang-froid, par le 17 octobre à Billancourt, évadé avant-hier de Saint-Germain où les Prussiens m'avaient enfermé à l'hôpital, et porteur d'une lettre à l'adresse du gouverneur de Paris. »

Ces renseignements furent débités avec un accent si net et si ferme, qu'ils firent impression sur le commandant.

« Tenez-bien. Nous vérifierons cela tout à l'heure dans la tranchée, dit-il rapidement. — Maintenant, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant à ses hommes, le coup est manqué et il faut vous replier. — Mais je ne suis pas seul, dit Roger, qui, dans le trouble de l'action, avait oublié un instant ses compagnons de voyage. — Une femme ! » s'écria en même temps le chef des francs-tireurs.

En effet, Régine venait de se montrer tout à coup.

Après avoir tourné la pile en aval, c'est-à-dire du côté opposé à celui où Roger avait failli périr, elle avait dû se glisser lentement le long de la muraille pour apparaître tout à coup à deux pas du groupe.

« Oui, une femme ; celle qui m'a aidé à me sauver de Saint-Germain, se hâta de répondre le lieutenant. — Et qui vient de vous sauver encore tout à l'heure, dit un des francs-tireurs ; si elle n'avait pas crié, je vous cassais la tête à bout portant. — Crié ! c'est impossible ! Elle est muette, exclama Roger. — Muette ! répéta le commandant, c'est singulier ; mais attendez donc que je me rappelle. — Mais l'autre, interrompit le lieutenant, où est-il ? »